



Illustration : La tempête, **Félix Ziem** (1846)

TEXTE
4/5

Lu par **Christian Le Yondre**
À écouter sur
www.tidouaralre.com

Récit du capitaine John Clive

Je découvris la première lettre anonyme, le matin même du départ de New York, entre les feuillets du livre de bord où j'allais inscrire l'heure exacte de l'appareillage. Et quand je dis lettre, je fais bien de l'honneur au bout de carton malpropre qui ne portait que ces quelques mots : *Capitaine, ta femme t'a trompé, te trompe et te trompera*. Signé : un ami. Je souris ; vengeance bien digne de quelque mauvaise tête trop vertement rabrouée dans la fièvre des manœuvres de chargement. Ma première idée fut même de montrer le billet à Arabella. Je n'en fis rien, heureusement.

Le lendemain soir, il bruinait assez fort et je capelai mon ciré, pendu d'ordinaire à une patère dans le couloir des cabines, mais comme je fourrais la main dans l'une des poches, un papier crissa sous mes doigts. J'y lus à la lumière d'un fanal ces deux lignes, toujours de la même écriture :

Tu es aveugle, capitaine John Clive, mais ça ne te fait rien un ami observe pour toi ta femme... et l'autre.

Je ne sais comment je parvins à grimper l'échelle. Il me semblait traîner des semelles de scaphandre. Ce n'était donc pas une farce. Il

se passait quelque chose près de moi, si près que pour ne rien voir, il fallait avoir les yeux bouchés. Et l'on riait sans doute ; ma femme d'abord, et cet autre que j'ignorais, sans compter les gorges chaudes de l'équipage, car l'ami bien intentionné n'avait pu étouffer un si réjouissant secret. Mon amour bafoué, mon autorité en péril, ma confiance à jamais ruinée, tant de naufrages me désesparaient que de toute la nuit, je ne cessai d'arpenter le pont. L'excès de la honte, de la douleur et de la colère finit par me plonger dans une sorte de somnolence où ne surnageait qu'une seule idée : *Qui ?... Qui ?... Qui ?...*

Je perdis tout appétit. Assez familier naguère avec les hommes comme avec les officiers, je cherchais désormais à m'isoler et, avare de paroles, ma bouche ne s'ouvrait que pour les ordres indispensables à la conduite du navire. Ce mutisme et le bouleversement de mes habitudes affolèrent ma femme dont l'inquiétude, en soi fort naturelle, m'apparut d'autant plus suspecte. Parfois, sentant mon regard peser sur ses épaules, elle se retournait d'un bloc, prête à pleurer, et me demandait :

- Mais enfin, John, qu'as-tu donc ?

À quoi je me contraignais à répondre aussi doucement que possible :

- Mais rien du tout, ma chérie, rien !...

Puis je remontais sur le pont, achevant mentalement la phrase :

- ... rien, gueuse, que tu ne saches trop bien !

Et la promenade reprenait, interminable, avec l'éternelle question, martelée par chaque coup de talon : *Qui ?... Qui ?... Qui ?...*

Extrait de : **Le trois-mâts errant** ; Jarl Priel.
Roman traduit et adapté du breton par l'auteur,
Éditions des Portiques, Paris ; 1931.